

# Mauvaise fille : l'espace d'une écriture à soi

*À propos du livre de Justine Lévy, Mauvaise fille, Paris, Stock, 2009.*

Avec *Le rendez-vous*, Justine Lévy dresse le portrait d'une mère « très, très belle » que la vie « de bohème et de désordre » consume dans toutes sortes d'excès qui la font absente à son rôle de mère. « Si la femme est infiniment séduisante, la mère est dangereuse. »[\[1\]](#), écrit J. Lévy, dressant le portrait d'une fille divisée entre le désarroi d'avoir une mère « égoïste, et dure, et désinvolte »[\[2\]](#) et la fascination admirative pour une mère « merveilleuse, délicate, enchanteresse »[\[3\]](#). Prise dans ce mélange d'effroi et d'éblouissement qui fait sa « brûlure, là, tout le temps »[\[4\]](#), cette fille veut l'impossible : protéger cette mère, trop proche du « bord des choses », d'elle-même. Mais les amants, les amantes, les pharmacopées, l'alcool, les vols, les petites délinquances, la prison creusent toujours plus le trou où la mère bascule sans que ni le masque de la beauté ni personne n'y puissent rien. Au rendez-vous donné par la mère, la fille a « toujours su, au fond, qu'elle n'allait pas venir »[\[5\]](#). Et l'oubli de la mère, en l'emprisonnant dans le refus du manque maternel, lui fait occuper la place de l'objet de son désir et laisser son propre désir en suspens.

Avec *Mauvaise fille*, J. Lévy convoque à un ultime rendez-vous ce même lien dévastateur entre une mère et sa fille : la mère est en train de mourir quand sa fille apprend qu'elle attend son premier enfant : « Je suis embarquée dans [...] une nouvelle vie [...] Quelqu'un va arriver que je vais aimer plus que moi-même et que ma mère [...] Et quelque chose, en moi, ne se pardonne pas d'avoir fait ça »[\[6\]](#). Dans ce mélange de bonheur et de tragique, la « mauvaise fille » se sent coupable d'avoir eu une mère qui la renvoyait à la solitude. Elle ne se

pardonne pas, en consentant à devenir mère à son tour, de la laisser maintenant à son destin mortel. Dans cette double contingence où le réel de la mort fait irruption dans le corps de sa mère tandis que la vie épanouit le sien, elle ne peut pas lui dire qu'elle attend un enfant, elle ne peut pas dire ces mots qui séparent. « Elle doit savoir [...] je n'ose plus lui parler de rien [...] Ce qui est monstrueux c'est que j'ai zappé maman en faisant un enfant »[\[7\]](#). À l'heure des comptes et des adieux, c'est à elle, la fille qui a fait le rêve impossible de protéger sa mère de sa provocation à perdre tout sens dans une Autre jouissance, d'effectuer, seule, le difficile travail d'accepter le manque de l'Autre maternel. La mort de sa mère est son vrai ultime rendez-vous avec la jouissance pulsionnelle de celle-ci et avec son choix propre, de faire de cette part de liberté qui lui revient, une création qui lui permette d'être une femme à sa manière. « Maman est morte et je suis en train de devenir maman, [...] je suis sonnée [...] ou bien furieuse [...] comme elle l'a toujours été, enragée, révoltée, car en train de comprendre qu'il n'y a rien, rien de rien »[\[8\]](#). La fille va-t-elle comme sa mère faire le choix de s'engloutir dans la passion mortifère de ce rien que J. Lacan nomme la « Surmoitié »[\[9\]](#) ? C'est divisée qu'elle aborde cette question essentielle à son être de femme lié à cette Autre jouissance qui a tant envahi la femme en sa mère. Quand vient pour elle le rendez-vous avec sa propre fille à naître, la césarienne s'impose, tant pour elle accoucher semble impossible : impossible délivrance d'une part vivante en elle ? Impossible expulsion d'une mère trop réelle en elle ? Mais quand l'enfant est là, son innocente présence vivante efface l'impossible confiance en une mère à la parole si peu « fiable » et rend possible une inscription symbolique par le lien à un homme dont la virilité tout humaine sait prendre soin d'elle et la désirer comme femme.

Avec l'appui d'un père qui « ne renonce pas » à la sécuriser, avec l'amour et le désir d'un homme qui sait la faire rire et avec l'enfant qui la fait mère responsable, la fille du roman

de J. Lévy parvient à mettre à distance la jouissance illimitée de son Autre maternel et acquiert une consistance de son être comme sujet et comme femme : « Ma peine est infinie, envahissante, absolue, mais, [...] pour nous trois, [...] je décide de la remiser [...] loin de nous. [...] il n'y avait personne et maintenant il y a quelqu'un et je suis mère de ce quelqu'un »[\[10\]](#).

Avec ce roman, J. Lévy démontre que c'est en continuant à se référer à l'Autre maternel, dont le manque est le fondement, qu'une fille parvient à établir son désir propre et à créer sa propre féminité. Si séparer son corps, son désir et sa jouissance de ceux de sa mère est la tâche de toute fille et de toute mère, J. Lévy nous enseigne, avec Jacques Lacan, que c'est avec son « obscure intimité »[\[11\]](#) qu'une fille se donne un corps d'amour et de désir à elle, et qu'un écrivain écrit. Et si avec *Mauvaise fille* J. Lévy révèle une part autobiographique de son histoire, c'est en tant qu'avec ce roman elle parvient à nouer au langage le manque constitutif de sa féminité et affirme que sa condition de femme la regarde, pas sans l'Autre.

[\[1\]](#) Lévy J., *Le rendez-vous*, Paris, Plon, 1995, p. 22.

[\[2\]](#) *Ibid.*, p. 39.

[\[3\]](#) *Ibid.*, p. 39.

[\[4\]](#) *Ibid.*, p. 41.

[\[5\]](#) *Ibid.*, p. 177.

[\[6\]](#) Lévy J., *Mauvaise fille*, Paris, Stock, 2009, p. 25.

[\[7\]](#) *Ibid.*, p. 66-67.

[\[8\]](#) *Ibid.*, p. 93-94.

[\[9\]](#) Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 468.

[\[10\]](#) Lévy J., *Mauvaise fille*, *op. cit.*, p. 158.

[\[11\]](#) Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 676.